

LES SILENCES D'APOLLINAIRE

Sous la direction de Daniel Delbreil
et G erald Purnelle



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

INTRODUCTION

Apollinaire et le silence

Parler du silence est toujours un défi; et, en particulier si on s'attache à un poète qui a voué sa vie à la parole. Une démarche de ce type ne pourrait esquiver la question difficile de la nature même du silence, de sa place et de son rôle dans la création artistique en général et dans la création littéraire en particulier. Elle ne pourrait éviter une réflexion sur la conception qu'un écrivain – et surtout un poète – a pu en avoir, sur l'usage qu'il en a fait dans sa propre vie et dans son œuvre.

Le défi est particulièrement grand quand on s'attache à Apollinaire, au silence chez Apollinaire, au silence pour Apollinaire, aux silences d'Apollinaire. Le silence est, certes, un thème qu'il a traité et qui irrigue ses écrits (comme l'ont fait d'autres écrivains avant lui, et en particulier les poètes dans la période symboliste) mais il est surtout une modalité de sa stratégie multi-forme du dire; il est également révélateur des multiples facettes de sa personnalité.

Du silence

Définir le silence « en soi » est un exercice délicat car il s'agit d'une réalité très paradoxale. En effet, si le silence est considéré comme une composante essentielle du monde sonore, il est défini habituellement, si

L'on s'en réfère aux dictionnaires courants, comme une « absence de bruit ». Il s'agit alors d'une définition par un « manque », une carence, et donc d'une définition négative : une définition par ce qu'il n'est pas, à savoir, un son audible.

Dans cette perspective, le silence se caractériserait, en fait, par une double absence, et d'abord par l'absence d'autre chose. Il aurait besoin de cette non-présence (d'une cessation, d'une disparition) pour ne plus être lui-même une non-présence et pour accéder à l'existence. Le silence serait une zone sonore ne prenant « corps » que « relativement », que par la grâce d'une autre réalité qui se dissiperait pour le laisser paraître. Le silence serait donc une réalité essentiellement seconde et dépendante, tout au plus un envers.

De plus, second niveau d'absence, même quand l'élément sonore premier et, *a priori*, fondateur, disparaît, le silence qui en naît demeure, sur le plan sensoriel, une non-présence. Rien ne permet, « matériellement » de le percevoir. Il n'a, en soi, aucune consistance appréhendable¹. Le silence serait-il à placer du côté du non-être, voire du néant? Comment admettre la possibilité d'une existence sonore *sans* perceptibilité sensorielle? Peut-on prendre conscience du, ou « entendre » le silence puisqu'il n'a aucune densité pour l'oreille?

1. En acoustique, on considère que le silence absolu n'existe pas. Il est lié aux aptitudes de l'audition humaine.

Il est donc malaisé de penser le silence en lui-même, de le considérer « positivement », c'est-à-dire non comme une lacune, une brèche, un trou dans la chaîne sonore, mais comme une vraie présence. Le silence rejoindrait des problématiques qui seraient celles du vide (comme absence de ce qui remplit), du creux (qui attend d'être rempli) ou du blanc visuel (celui de la non-occupation de l'espace de la page). Mais Apollinaire n'a-t-il pas, poétiquement, rempli ce vide quand il écrit, à propos du monument funéraire de Croniamantal qui est une « profonde statue en rien » et en vide » : « [...] le vide avait la forme de Croniamantal, [...] le trou était plein de son fantôme » (*Pr I*, 301). De la même manière, le silence ne peut-il être, à sa façon, plein... de sonorités et de paroles inouïes?

Ne faudrait-il donc pas renverser la perspective d'approche? Ne plus considérer le silence comme une conséquence mais comme une source, un point de départ, notamment pour l'expression artistique? De plus, le silence, en tant que vide sonore ne serait-il un rien que dans le cadre d'une certaine conception de la perception auditive? Qu'en serait-il si, au contraire de la valorisation habituelle, banale, du « son » (du bruit), quel qu'il soit (naturel, humain), qu'en serait-il si, par renversement, et à l'opposé de la valorisation du son humain articulé, c'est-à-dire la parole, c'était le silence qui devait être mis au premier plan?